**COLLOQUE INTERNATIONAL**

**« SARAH KOFMAN : PHILOSOPHER AUTREMENT »**

**organisé par Ginette Michaud et Isabelle Ullern**

**Paris, les 5, 6 et 7 juin 2019**

**RÉSUMÉS DES INTERVENTIONS**

**&**

**PRÉSENTATIONS DES PARTICIPANT·E·S**

**ISABELLE ALFANDARY : « Sarah Kofman lectrice de Freud »**

Dans cette présentation, je souhaiterais revenir sur la lecture que Sarah Kofman fait de l’œuvre freudienne. Lectrice de la lettre du texte, Kofman met au jour des manières et des instances du corpus freudien, fonde ses analyses sur des microlectures, manifeste une sensibilité littérale et littéraire à la forme. Le texte freudien s’en trouve *mutatis mutandis* lu comme Freud enseigne d’interpréter le rêve : par repérage de motifs et de répétitions, de constellations et de configurations signifiantes. Ce geste présente sous une plume philosophique une originalité et des effets intéressants et paradoxaux.

Isabelle Alfandary est professeure de littérature américaine et de théorie critique à l’Université Sorbonne Nouvelle. Elle préside l’Assemblée collégiale du Collège international de philosophie où elle dirige un programme à l’intersection de la philosophie et de la psychanalyse. Spécialiste des relations entre psychanalyse, philosophie et littérature, elle est l’auteure de trois monographies : l’une consacrée au poète moderniste E. E. Cummings (*E. E. Cummings. La minuscule lyrique*, Belin, 2002), l’autre qui a pour sujet la poésie moderniste américaine (*Le risque de la lettre. Lectures de la poésie moderniste*, ENS-Éditions, 2012) ; la dernière en date est une lecture des œuvres de Derrida et de Lacan envisagées au prisme de la question de l’écriture (*Derrida-Lacan. L’écriture entre psychanalyse et déconstruction*, Hermann, 2016). Elle prépare actuellement un livre sur les enjeux du recours à la fiction dans l’œuvre de Sigmund Freud.

**ANNE BOURGAIN : « “Pourquoi rit-on ?” Lire Freud avec Sarah Kofman »**

Si Freud a éclairé de façon singulière la question du rire, loin des considérations pourtant philosophiques qui tenaient ce dernier pour le « propre de l’homme », Sarah Kofman par sa lecture marque tout aussi radicalement le texte freudien dans l’après-coup, au point que nous pouvons à présent – ce serait presque un geste politique – relire Freud avec Kofman.

Il s’agira donc, à la lumière de cet ouvrage de la philosophe, *Pourquoi rit-on ?*, de déconstruire à notre tour le mot d’esprit, ce *coquin* de *Witz*, que Freud s’est employé à démasquer au risque d’être lui-même assimilé à ce *filou*, ce *mauvais plaisantin*.

De l’autodérision de Nietzsche, avec lequel il faut « admettre qu’on n’est rien » pour pouvoir rire, à l’humour de Freud qui n’hésite pas non plus à se moquer de lui-même, sans oublier l’apport lacanien, nous déplierons cet objet insaisissable qu’est le *Witz* pour voir ce qui en lui résiste. S’agit-il de rire pour ne pas mourir, de rire à mort ? Freud s’efface-t-il avec ambivalence, comme le montre Sarah Kofman, derrière l’objet *Witz* ? C’est ce type de questions que nous aurons à revisiter en tentant de saisir le rire dans son articulation évidente au corps en général, au sexuel en particulier, et à l’angoisse.

Anne Bourgain est maître de conférences (HDR) en Études psychanalytiques au département de psychanalyse de l’Université Paul Valéry – Montpellier 3. Membre du laboratoire CRISES – Centre de recherches interdisciplinaires en sciences humaines et sociales –, elle travaille plus particulièrement les articulations entre le corps, la langue, le politique. Elle est membre du Cercle freudien et de l’Institut des hautes études en psychanalyse (René Major), dans le cadre duquel elle a animé pendant six ans, avec Manuel Pérez, un séminaire entendant prendre acte des apports de Derrida à la clinique psychanalytique. Derniers ouvrages parus : *Le Malentendu. Une question de linguistique et de psychanalyse* (Lambert Lucas, 2017) ; *L’Hystérie sur scène. Des leçons de Charcot à l’enseignement de Freud et de Lacan* (Hermann, 2016) ; *Pratiques sportives adolescentes. Du stade au quartier* (La Licorne, 2010) ; *Chemins de traverse. Passages de Freud à Derrida* (Lambert Lucas, 2009) ; *Le Rire à l’épreuve de l’inconscient* (Hermann, 2010) ; *Mallarmé ou la création au bord du gouffre* (L’Harmattan, 1996).

**PASCALE BUTEL-SKRZYSZOWSKI : « Construction du fonds Sarah Kofman »**

Au début, il y a des boîtes emplies de dossiers, eux-mêmes emplis de liasses de feuillets, d’encre, d’écriture, de matière, de couleurs, de traces dessinées. Mais ce n’est que le début de ce qui est devenu archives. Un ensemble de papiers enchâssés comme les matériaux d’un chantier de travail ouvert, jamais refermé, mais suspendu dans son mouvement, avant que d’être archives.

Il y eut un avant, Sarah Kofman, ce qu’elle a créé, ce qu’elle a conservé ; il y aura un après, les chercheurs, ce qu’ils vont trouver. Entre ces deux temporalités, entre la matière, la mémoire et l’avenir, il reste à construire un pont, à élaborer une proposition pour un devenir de ces archives. L’archiviste se fait passeur. Mais que « passe »-t-il ? Que se passe-t-il pour qu’une passation ait effectivement lieu en bonne et due forme ? Une construction entre au moins deux inconnus : l’auteur et le chercheur. Le seul connu, c’est le document, dans toute sa matérialité. Et c’est l’archive, toujours, qui guide. Le principe de respect du fonds prévaudra : en préserver la spécificité tout en la rendant lisible aux chercheurs. Travailler dans cet écart entre l’organique d’origine et l’organisé nécessaire à destination des chercheurs. Dans l’écart entre le vif et le figé. L’écart entre le restrictif du « classer » et la perspective ouverte du « penser ».

L’archivistique a sa grammaire et son lexique : identification, décisions de classement, description, conservation. Autant d’outils qui ne dispensent pas d’une éthique, d’une responsabilité sans cesse interrogée, d’une sensibilité à ce qui se révèle de la singularité d’une vie et d’une œuvre inscrite là, dans ces archives, entre nos mains et sous nos yeux, une sensibilité à ce qui se trace de notre mémoire collective.

Présentation de la structure du fonds et du parcours de Sarah Kofman selon un choix de documents.

Archiviste et responsable du pôle archives d’auteurs à l’Institut Mémoires de l’édition contemporaine, Pascale Butel-Skrzyszowski s’occupe du fonds Sarah Kofman en collaboration avec Isabelle Ullern.

**KATRIE CHAGNON : « (Re)lire Sarah Kofman en historienne de l’art : autour de *L’Enfance de l’art* »**

Si l’importance des questions d’art et d’esthétique dans l’œuvre philosophique de Sarah Kofman a longtemps été négligée, sa contribution théorique et méthodologique demeure encore moins reconnue dans le champ contemporain de l’histoire de l’art. À ma connaissance, seule l’historienne de l’art féministe Griselda Pollock a pris en compte de façon conséquente l’opérativité critique des analyses proposées par Kofman dans *L’Enfance de l’art*, son premier livre publié sur l’esthétique de Freud. De ces analyses, Pollock a essentiellement retenu une possibilité de démystifier les structures mythiques – phallocentriques – de sa discipline, mais sans vraiment s’attarder aux enjeux complexes que soulève la méthode « symptomale » élaborée dans ce travail précoce et raffinée par la suite. En relisant la lecture kofmanienne de Freud *à travers* et *au-delà* de la lecture féministe qu’en a faite Pollock, mon intervention vise à approfondir la réflexion sur ce qui constitue la fécondité actuelle de cette œuvre pour l’histoire de l’art.

Katrie Chagnon détient un doctorat en histoire de l’art de l’Université de Montréal. Ses recherches portent principalement sur les théories et discours sur l’art, les approches psychanalytiques et féministes, et la phénoménologie. Sa thèse, intitulée *De la théorie de l’art comme système fantasmatique : les cas de Michael Fried et de Georges Didi-Huberman*, proposait une analyse approfondie de l’œuvre de ces deux historiens de l’art.Katrie Chagnon est également active dans le milieu de l’art contemporain depuis une quinzaine d’années en tant qu’auteure et commissaire d’exposition. De 2015 à 2019, elle a occupé le poste de conservatrice de recherche Max Stern à la Galerie Leonard & Bina Ellen de l’Université Concordia (Montréal), où elle a notamment réalisé de nombreux projets de commissariat. Parmi ses publications récentes figurent une importante monographie sur l’artiste Alexandre David, ainsi que plusieurs articles, essais et catalogues d’exposition.

**DANIELLE COHEN-LEVINAS : « Mourir à Auschwitz : comment ne pas le dire et comment le dire ? »**

Il sera question d’aporie, mais d’une aporie qui ne se confond nullement avec ce que d’une façon générale les Grecs appellent *aporia*, à savoir une absence de passage. Par où passe le malheur ? Précisément, il n’y a pas de passage possible pour le malheur, lequel aura toujours déjà été dépassé par ce qu’il interrompt. Le malheur interrompt rien de moins que la vie. Mais là encore, ne nous y trompons pas, le malheur qui hante Sarah Kofman est irréductible et incommensurable. Il ne se mesure à aucun autre. Ce grand malheur qui traverse les couloirs enténébrés de l’écriture comme une ombre errante et mutique porte un nom : Auschwitz : « Mon père est mort à Auschwitz. Comment ne pas le dire ? Et comment le dire ? » (*Paroles suffoquées*). Entre dire et ne pas dire, l’écriture ne choisit pas. Elle exige de ne rien céder aux ténèbres, de suffoquer l’incommensurable comme l’irracontable. Sommes-nous encore en mesure de porter une narration à son terme, de penser l’entre du dire et du non-dire, d’augurer d’une eschatologie de l’humanité de l’homme, d’accueillir une parole de louange au cœur de la négation de tout salut et de toute Rédemption ? Par-delà les stratégies contemplatives de l’histoire, il y a le refus radical de ce que Kofman appelle « la loi idyllique du récit ».

Philosophe et musicologue, professeure à la Faculté des Lettres de Sorbonne Université, fondatrice et responsable du Collège des études juives et de philosophie contemporaine – Centre Emmanuel Levinas, Danielle Cohen-Levinas est chercheuse associée aux Archives Husserl de l’ENS-CNRS de Paris et à la République des Savoirs (Collège de France, ENS et CNRS) et chargée de cours en philosophie juive à l’Université de Lausanne. Dernières parutions : *Nous autres européens*, suivi d’un texte d’Emmanuel Levinas, *De l’unicité* (Payot, coll. « Rivage Poche, Petite Bibliothèque », 2018) ; *Une métaphysique sans logos. Philosophie de Richard Wagner* (Gallimard, à paraître en 2019).

**NICHOLAS COTTON : « Sarah Kofman : sur le statut de la perversion chez Derrida et en philosophie »**

Dans « Philosophie terminée, philosophie interminable » qui clôt en « Annexe » les *Lectures de Derrida*, Sarah Kofman lie le sort de la perversion à celui de la philosophie (et de l’enseignement) à partir d’une lecture de la scène célèbre entre Calliclès et Socrate dans le *Gorgias*. Dans cette communication, nous nous intéresserons aux statuts ambigus de cette idée de perversion dans l’œuvre de Sarah Kofman, mais surtout dans ses textes sur Derrida où l’idée de « fétichisme généralisé » lui permet une lecture maintenant incontournable de l’indécidable derridien (« Ça cloche »). Nous proposons ainsi – non sans un nécessaire détour par les analyses que fait la philosophe de la figure de Socrate et des textes de Nietzsche et de Freud – de montrer en quoi cette notion est en quelque sorte opératoire chez Kofman elle-même et comment elle lui permet de repenser le rapport trouble entre philosophie et vérité.

Chargé de cours à l’Université de Montréal et enseignant au collège Édouard-Montpetit (Longueuil, Canada), Nicholas Cotton a complété une formation bidisciplinaire en philosophie et en littérature ainsi qu’une maîtrise en littérature (*Économie de la perversité baudelairienne : Une lecture de Donner le temps de Jacques Derrida*). Il s’intéresse aux points de contact entre la littérature et la philosophie, et plus précisément à la déconstruction. Il prépare actuellement une thèse de doctorat ayant reçu le soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada au département des littératures de langue française de l’Université de Montréal. Ses recherches portent sur la notion de « pervertibilité » dans l’œuvre de Jacques Derrida. Il participe avec Ginette Michaud à l’édition du prochain volume du séminaire de Jacques Derrida, « Le parjure et le pardon » (EHESS, 1997-1998).

**ANNY DAYAN ROSENMAN : « Sarah Kofman : écrire avec le stylo du père »**

Je me propose de me centrer sur les écrits de Sarah Kofman les plus proches de l’autobiographie, ceux où elle fait retour sur son vécu d’enfant confrontée à l’exclusion, à la persécution, à l’acharnement génocidaire, mais où elle tente aussi de dire, sur différents modes, une expérience de déchirure intime et de progressif étrangement à une identité ressentie à la fois comme mortelle et comme un précieux legs du père aimé. Dans cette relecture, je ferai aussi appel aux textes de Georges Perec, Claudine Vegh, Saul Friedländer, Berthe Burko-Falcman et de quelques autres écrivains ayant eu le même passé d’*enfants caché*s et la même volonté d’inscription dans la culture, à l’intersection de l’histoire singulière et de l’histoire collective. « Comme si de cette lumière lointaine qu’ils jettent l’un sur l’autre pouvait se révéler ce qui n’est jamais tout à fait dit dans l’un, jamais tout à fait dans l’autre, mais seulement dans leur fragile intersection. » (Perec)

Anny Dayan Rosenman a enseigné la littérature et le cinéma à l’Université Paris Diderot. Elle est membre de la Commission Histoire de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. Sa recherche porte sur les entrelacs de l’Histoire, de l’écriture et de l’identité. Elle a publié de nombreux articles sur des écrivains juifs de langue française confrontés à des traumatismes historiques comme l’Exil et la Shoah, tels Vercors, Romain Gary, Patrick Modiano, Georges Perec, Piotr Rawicz, Elie Wiesel ou Albert Memmi, mais portant aussi sur des situations d’écriture comme celle des *orphelins de la Shoah* ou celle de la *génération d’après*. Elle a publié *Les Alphabets de la Shoah*. *Survivre, témoigner, écrire* (Éditions du CNRS, 2007 ; rééd., Livre de Poche « Biblis », 2013) et codirigé, avec Carine Trévisan, le numéro de *Textuel*, « Le Survivant, un écrivain du XXe siècle » (2003) ; *La guerre d’Algérie dans la mémoire et l’imaginaire* (avec Lucette Valensi, Éditions Bouchene, 2004) ; et *Un ciel de sang et de cendres. Piotr Rawicz et la solitude du témoin* (avec Fransiska Louwagie, Éditions Kimé, 2014).

**ISABELLE DÉCARIE : « La contrainte de laisser une trace »**

À la toute première page de *Rue Ordener, rue Labat*, Sarah Kofman évoque le souvenir du stylo de son père qui la contraint à « écrire, écrire ». Dans cette communication, je me propose de relire ce récit en portant une attention particulière à la question de l’écriture et à ses motifs, à la façon dont elle se manifeste sous le signe du reste, de la trace et de l’archive. Cette histoire longtemps ravalée, incorporée, ne trouve finalement à s’écrire que déplacée sur l’autre scène géo-graphique du titre où le double tient une place essentielle. Il s’agira de montrer comment l’écriture de Sarah Kofman fait voir, dans sa pratique textuelle très proche d’une certaine corporéité, la contrainte de faire *corpus* avec « “ça” », de mettre en livre et de déposer ce récit d’enfance tragique avant de disparaître.

Après avoir obtenu un doctorat en études françaises à l’Université de Montréal où elle s’est intéressée à la question de l’anticipation de la mort dans la littérature moderne et contemporaine, Isabelle Décarie a poursuivi ses recherches postdoctorales à l’Université Harvard, ainsi qu’à l’Université du Québec à Montréal. Elle a publié quelques articles sur les rapports entre déconstruction et littérature et de nombreuses recensions dans le magazine culturel *Spirale*. Elle a codirigé *La Littérature à l’épreuve du dérisoire* (avec Brigitte Faivre-Duboz et Éric Trudel, Nota Bene, 2003), ainsi que le dossier « La littérature au contact du visuel » (avec Éric Trudel, *Études françaises*, 2006). Elle est l’auteure d’un essai sur le quotidien (*Fictions domestiques*, Trait d’union, 2004) et d’un roman-journal écrit en collaboration avec Stéphanie Filion (*Almanach des exils*, Marchand de feuilles, 2009). Son essai, *La Place de l’ombre. Écriture et images, de Roland Barthes à Antonin Artaud* (Nota Bene, 2013), a été finaliste au Prix *Spirale* Eva-Le-Grand. Depuis 2002, elle vit à São Paulo au Brésil, où elle enseigne le français.

**PENELOPE DEUTSCHER : « *Kofman’s Proximity: the Feminine as what Kind of Question?* »**

*What kind of problem was sexual difference for Kofman? How did it emerge as a problem? It was a vector of exchange  for Kofman with a number of writers (Rousseau, Comte, Nietzsche, Kant, Freud and Irigaray, Derrida). Pursued as a problem, or a philosopheme, it was one of the means that Kofman situated herself within their frameworks, pressing on the limits and capacities of their own articulations. Sexual difference as a problem was pursued through the prism of a broader range of problems: among these, the complex structures of respect, oscillation, and becoming. But problems of sexual difference were also the  context for reaction against some of the forms of thought associated with feminism. This saw a countering intellectual mode of staking a position against such writers as Beauvoir and Irigaray who, seemingly, did not provide Kofman with voices or texts about which she could assume the mimetic relationships to which she brought considerable originality of approach. Instead, the relevant oscillations of interest to Kofman (aporia of sight, time, recognition, and truth) were associated with sexual difference. This difference, perhaps even the sex of the writer, turned out to belong to the dividing principles in Kofman’s work, with respect to the problems she engaged, sending her either in the direction of the elusive becomings of sexual difference or alternatively in the direction of the aversive repudiations of feminist thought, and inviting different types of readings and intellectual gestures. This paper revisits the way sexual difference emerged for Kofman as a problem, asking how the latter’s oscillating form could also have been a means of questioning the problem’s own boundaries.*

Penelope Deutscher est Joan and Sarepta Harrison professeure au département de philosophie de l’Université Northwestern, à Chicago. Elle est l’auteure de nombreux ouvrages portant sur la philosophie contemporaine et du XXe siècle, sur les études de genre et de sexualité. Parmi ses publications récentes : *Foucault/Derrida Fifty Years Later* (2016), *Critical Theory in Critical Times: Transforming the Global Political and Economic Order* (2017) et *Foucault’s Futures: A Critique of Reproductive Reason* (2017), toutes parues chez Columbia University Press. Elle a également codirigé, avec Kelly Oliver, *Enigmas: Essays on Sarah Kofman* (Cornell University Press, 1999).

**ALBERT DICHY : « Comment Sarah Kofman est-elle arrivée à l’IMEC ? »**

Albert Dichy dira par quelles démarches, hasards et rencontres les archives de Sarah Kofman ont été confiées à l’IMEC après sa mort et la relation qu’il a entretenue avec son légataire, Alexandre Kyritsos, à qui il entend rendre hommage pour l'attention délicate avec laquelle il s’est acquitté de ses fonctions dans des circonstances difficiles.

Albert Dichy est directeur littéraire de l’Institut Mémoires de l’édition contemporaine (IMEC) dont il a accompagné la création en 1989 et le développement. Il est, par ailleurs, critique littéraire et spécialiste de l’œuvre de Jean Genet dont il a édité les œuvres posthumes et codirigé la publication de ses œuvres dans La Pléiade. Il est également auteur d’ouvrages, articles et émissions de radio, notamment sur Georges Schehadé, Jacques Audiberti, Kateb Yacine, Marguerite Duras, Pierre Guyotat, Antoine Vitez, Bernard Dort, Jacques Derrida, Maurice Pons et Michelle Kokosowski.

**YOKO FAYOLLE IRIE : « Le “Janus double face” » de Kofman et sa judéité intime : une étude des manuscrits de *Rue Ordener, rue Labat* »**

Durant l’été 2017, j’ai consulté les manuscrits de *Rue Ordener, rue Labat* (1994). En les comparant à la version imprimée, j’ai découvert des ratures dont le sens pourrait avoir un lien avec son père absent. Grâce à celles-ci, je veux mettre en relief le « Janus double face » – une face hellénique et une autre hébraïque – de Kofman. Ensuite, en soulignant cette seconde face, j’essaie de rendre claire la relation étroite entre son autobiographie *Rue Ordener, rue Labat*, les deux œuvres consacrées à Freud – *Pourquoi rit-on ?* (1986) et *Conversions* (1987) – et *Paroles suffoquées* (1987), consacré à son père. Enfin, en me fondant sur ces développements, je veux m’approcher de la judéité intime de Kofman.

Yoko Fayolle Irie est née en 1978 à Tokyo. Elle est chercheuse postdoctorale à l’Université Hitotsubashi (Tokyo, Japon), spécialisée en philosophie française du XXe siècle. Sa thèse de doctorat, qui s’intitule *L’Enfance de la philosophie : une lecture de* Rue Ordener, rue Labat *de Sarah Kofman*, a été soutenue en 2018. Elle a fait l’objet d’un article : « Les cris de Cassandre, les cris de Sarah » (*Espace des Femmes* (Tokyo), n° 34, 2017). Elle est co-auteure, avec Jeremiah Alberg et Jean-Pierre Dupuy, de *Apocalypse deferred: Girard and Japan* (University of Notre Dame Press, 2017) et co-traductrice d’*Une vie* de Guy de Maupassant (Babel Press, 2015).

**ANNE FEINSILBER : « Le cas Kofman inscrit dans l’histoire parisienne de la persécution »**

Il s’agira de montrer comment *Rue Ordener, rue Labat* est aussi une archive pour des recherches historiographiques. Lorsque le texte littéraire du témoignage survivant est apposé aux archives et à des entretiens avec d’autres témoins, il en ressort toute une microhistoire de voisinages et de topographie, trajectoires peu visibles de la survie et du sauvetage à travers l’atroce.

Anne Feinsilber est productrice, réalisatrice et scénariste. Elle enseigne à l’EICAR (École internationale de création audiovisuelle et de réalisation) et au département des Film Studies del’American University of Paris. Elle a réalisé *Requiem for Billy the Kid* (2006) et produit *The Persecution and Assassination of Dr Israel Kasztner* de Gaylen Ross (2008) et *I am Josh Polonski’s Brother* de Raphl Nadjari (2001).Début février 2019, elle a présenté ses recherches sur la famille Kofman (1929–1950) au séminaire d’Isabelle Backouche (EHESS, Paris), « Connus à cette adresse. Villes et dynamiques sociales des persécutions antijuives en Europe (1936-1948) ».

**KAROLINE FEYERTAG : « Création artistique, création épistémique : mêmes enjeux ? »**

La présentation partira de *L’Enfance de l’art* (1970/1985) de Sarah Kofman et posera la question actuelle de la recherche-création dans le contexte de l’œuvre kofmanienne. Qu’est-ce que l’art et la science ont en commun ? Est-ce que revendiquer une recherche dans l’art, par l’art et à la base de l’art fait du sens ? L’exemple de Léonard de Vinci auquel se réfèrent Sigmund Freud et, avec lui, Sarah Kofman, permet de penser une origine commune de l’art et de la science qui serait, sur le mode de la psychanalyse, la sublimation. Comment serait-il alors possible de lier l’interprétation que Kofman donne de l’esthétique freudienne au concept désormais à la mode de « recherche-création », concept qui essaye de capter une « pensée en acte » (Massumi et Manning, 2018) ? Étant donné que la recherche-création apparaît depuis une vingtaine d’années comme une réanimation du philosophe-artiste nietzschéen, il est temps de reconnaître Sarah Kofman comme l’une les précurseurs de ce questionnement actuel.

Karoline Feyertag a publié sa thèse en philosophie comme une biographie sur Sarah Kofman (Vienne/Berlin : Turia+Kant, 2014). Entre 2014 et 2017, elle a participé au projet de recherche artistique sur le vertige comme ressource, « *Dizziness – A Resource*» (financé par le fonds de recherche scientifique autrichien FWF). Récemment, elle a publié « Le vertige comme méthode » (*ArtPress 2*, no 46, 2017), « Dizziness – A Resource: Dizziness and the Compossible Space in Research-Creation » (avec Ruth Anderwald et Leonhard Gron, *Emotion, Space and Society*, no 28, 2017) et une postface à la première traduction suédoise de *Paroles suffoquées* de Sarah Kofman (Stockholm, Bokförlaget Faethon, 2016). Elle prépare actuellement deux recueils de textes : un sur *Dizziness – A Resource* (à paraître chez Sternberg Press) et l’autre sur *Knowing in Performing*, recherche artistique menée à la mdw - Universität für Musik und darstellende Kunst Wien où elle travaille depuis février 2018. Depuis 2013, elle est aussi chargée des cours de philosophie à l’Université de Klagenfurt en Autriche.

**LISA GINZBURG : « La prose, la vie, l’histoire : retour sur le travail de traduction de *Rue Ordener, rue Labat* »**

En reparlant de mon travail de traduction de *Rue Ordener, rue Labat*, je lierai ma lecture de la prose de Sarah Kofman à sa vie et à son histoire personnelle/intellectuelle.

Lisa Ginzburg, écrivaine et traductrice italienne, vit et travaille à Paris où elle est directrice de la Culture et de la communication de l’Union latine. Elle a publié des romans (*Au pays qui te ressemble*, Verdier, 2019, traduction française de *Per amore*, 2016) ; *Desiderava la bufera* (2002), des recueils de nouvelles (*Spietati i mansueti*, 2016 ; *Colpi d’ala*, 2006), un ebook (*La guerriera*, 2015), des mémoires (*Pura invenzione. Dodici variazioni su Frankenstein di Mary Shelley*, 2018 ; *Buongiorno mezzanotte, torno a casa*, 2017) ; une biographie (*Anita. Racconto della storia di Anita Garibaldi*, 2005) ; deux reportages (*Malìa Bahia*, 2007 ; *Mercati. Viaggio nell’Italia che vende*, Editori Riuniti, 2001). Elle a aussi traduit Alexandre Kojève (*L’imperatore Giuliano e l’arte della scrittura*, 1998), Shakespeare (*Pene d’amor perdute*, 2000), Sarah Kofman (*Rue Ordener, rue Labat*, 2000) et des lettres de Clarice Lispector (*La vita che non si ferma*, 2002).

**MATHILDE GIRARD : « Comment échouer »**

En reprenant certains points de la lecture de Freud de Sarah Kofman, cette intervention proposera de mettre en question la part de l’échec dans l’analyse, dans la perspective de la survenue d’un livre, *Rue Orderner rue Labat*, à la fin de la vie de l’auteure.

Mathilde Girard est philosophe et psychanalyste, à Paris. Elle a publié, avec Michel Surya, *Défense d’écrire. Entretiens* (Encre marine, 2018), *L’art de la faute selon Georges Bataille* (Éditions Ligne, 2017) et, avec Jean-Luc Nancy, *Proprement dit. Entretien sur le mythe* (Éditions Lignes, 2015).

**MALGORZATA GRYGIELEWICZ : « Socrate contre Sarah Kofman »**

Pour chaque philosophe un Socrate : un danseur-étoile pour Kierkegaard, un acrobate intempestif pour Nietzsche, un citoyen *bifrons* pour Hegel. Et pour Sarah Kofman ? Un philosophe solitaire riant aux éclats pour se guérir de l’ignorance et de la vie ? Socrate n’est spécialiste ni de la mort ni de la vie et se retrouve dans cette situation paradoxale de devoir enseigner ce qu’il ignore à des interlocuteurs qui ne le comprennent pas. Il pratique l’art du doute et, en infligeant des paradoxes saugrenus, il engourdit la pensée.

La confrontation de Sarah Kofman avec et contre Socrate se fait en philosophie comme un apprentissage de la mort qui déconcerte et nous livre à nous-mêmes. Par cet apprentissage de la scission d’avec l’Un, Sarah Kofman passe de ce qui est *ordinaire* à ce qui se profile à l’horizon philosophique, à la limite – du grec *peras* (πέρας) –, l’endroit où quelque chose commence à être, autrement dit, *là-bas*. Ce passagelui permettrait paradoxalement de choisir. Sarah Kofman sauverait la pensée au détriment de la vie. Ce que Sarah Kofman a, semble-t-il, en commun avec Socrate, c’est qu’ils n’ont pas de limites ni de maître. Ils restent toujours « contre » et ce serait aussi une expérience d’intimité.

Après avoir suivi des études de Lettres Classiques à l’Université de Varsovie, Malgorzata Grygielewicz a rejoint le département de philosophie de l’Université Paris 8 où elle a poursuivi un troisième cycle en philosophie, y soutenant en 2011 une thèse intitulée *La rencontre philosophique dans le jardin grec*.Elle est, depuis cette date, professeure de philosophie à l’École européenne supérieure de l’image (EESI) à Poitiers et Angoulême. Membre du comité de rédaction des *Cahiers critiques de philosophique*, elle coordonne régulièrement des activités culturelles et d’exposition internationales en art contemporain et publie des articles dans des magazines culturels, en Europe. Ses intérêts de recherche portent sur les questions inhérentes au territoire de la création, lieu de rencontre radical aussi bien que politique. Publications récentes : *Le jardin grec, la rencontre philosophique* (L’Harmattan, 2017) et des textes pour le catalogue de Joël Auxenfans, *Hâ-Hâ la haie*, sur les limites dans le paysage du jardin (2018) ; le catalogue d’Enrico Floriddia, *Focus*, sur les ruines photographiques et l’origine de l’œuvre d’art de Walter Benjamin (2017) ; l’exposition du Musée de Beaux-arts de Nantes sur les œuvres anonymes, *Mon nom est personne* (2017) ; la revue *Czas kultury*, Poznan, « Remplacés dans l’image. Sur Omer Fast, Yorgosa Lantimosa et Thomas Hirschhorn » (2016).

**PIERRE-PHILIPPE JANDIN : « Sarah Kofman : lire et se (re)lire (À partir d’*Explosion I* et *II*) »**

En 1992, Sarah Kofman publie les deux volumes d’*Explosion*; elle est presque à la fin de sa vie et donc de ses publications, mais elle l’ignore. Il s’agit dans ce travail de présenter une lecture de *Ecce Homo*, le dernier ouvrage rédigé par Nietzsche au cours de cet automne fructueux de 1888, qui est une relecture « évaluatrice » de tous ses livres, prélude à des temps nouveaux où résonnera enfin une parole inouïe. L’effondrement de Turin devait ruiner cette espérance, mais Nietzsche l’ignorait. Une réflexion sur ces lectures et relectures devrait attirer notre attention sur une « simple » question : comment lire Sarah Kofman ? Quelle est l’allure de son écriture ?

Professeur agrégé de philosophie, Pierre-Philippe Jandin travaille aux confins de la philosophie, de la politique et de la théologie. Il est responsable de plusieurs séminaires au Collège international de philosophie et a publié *Jean-Luc Nancy : Retracer le politique* (Éditions Michalon, 2012) et *Jean-Luc Nancy : la possibilité d’un monde. Dialogue avec Pierre-Philippe Jandin* (Les petits Platons, 2013). Un troisième ouvrage, *Le bruissement des souffles*, est en préparation.

**JUDITH KASPER : « Des tours de vautours : la traversée d’un fantasme chez Sarah Kofman»**

Ma contribution cherchera à analyser le fantasme du vautour qui traverse, parfois explicitement, parfois de manière plus latente, les lectures que Sarah Kofman fait de Hoffmann, Kafka, Freud et Léonard de Vinci. Je voudrais ainsi montrer comment un fantasme violent et menaçant se transforme au fur et à mesure en ce que j’ai tendance à appeler, avec un clin d’œil envers Sarah Kofman, une « *geier scienza*».

Judith Kasper est professeure de littérature comparée à l’Université de Francfort. Ses principaux intérêts de recherche concernent la déconstruction et la psychanalyse, les études sur la Shoah, la théorie de la littérature et de la lecture. Elle a publié récemment *Der traumatisierte Raum. Insistenz, Inschrift und Montage bei Freud, Levi, Kertész, Sebald und Dante* (de Gruyter 2016) et elle a dirigé, entre autres, avec Katja Schubert, le dossier spécial sur les « Poétiques de l’amitié » dans la revue franco-allemande *Lendemains* (no 165, 2017).

**JOHN McKEANE : « Penser le dialogue pédagogique entre *poros* etaporie»**

Cet exposé propose d’examiner deux ouvrages de Kofman, *Socrate(s)* et *Comment s’en sortir ?*,qui se positionnent entre les deux modalités majeures de sa pensée, la philosophie et la psychanalyse. Nous verrons que Kofman aborde différents aspects du mythe socratique, de la laideur à la séduction, de l’ironie à l’aporie, souvent par rapport à la question centrale du dialogue pédagogique et du rapport maître-élève. Que ce soit par rapport à des épisodes particuliers (la scène de l’immobilité), à une série de métaphores (concernant l’animalité) ou à la mort tout simplement, on comprend que Kofman prend un certain plaisir à explorer les effets déstabilisateurs de Socrate sur ses élèves. Ce plaisir pourrait-il ressembler à la jubilation de ceux qui trouvent toujours un *poros* en situation aporétique ? Possibilité controversée, car Kofman ne cesse de dénoncer tout penseur qui impose des solutions trop rapidement ou trop souvent. Nous essaierons donc d’explorer la marge où Kofman s’exerce, exprimant son propre plaisir de lectrice et d’écrivain, tout en acceptant, avec son approche fine et subtile, l’autorité et la discipline du discours philosophique.

Maître de conférences à l’University of Reading (Royaume-Uni), John McKeane s’intéresse à la pensée littéraire et philosophique. Il a publié un livre intitulé *Philippe Lacoue-Labarthe: (Un)timely Meditations* (Legenda, 2015), ainsi que de nombreux articles portant sur les œuvres de Maurice Blanchot, Roland Barthes, Jacques Derrida et Emmanuel Levinas. Il a co-dirigé le collectif *Blanchot romantique* (Peter Lang, 2010) et a traduit plusieurs ouvrages, dont le livre de Christophe Bident, *Maurice Blanchot: a Critical Biography* (Fordham University Press, 2018).

**GINETTE MICHAUD : « Lire Sarah Kofman par quatre chemins »**

« En guise de conclusion, laissons donc au rire le dernier mot », écrit Sarah Kofman à la fin de son étude *Pourquoi rit-on ?*, après avoir rapporté une histoire où il est question à la fois d’un irrépressible et irrémissible pardon entre deux amis juifs. Je voudrais dans cette communication interroger quelques-uns des gestes « auto-psychanalytiques sauvages », pour emprunter cette expression à Jacques Derrida, les plus essentiels de Sarah Kofman lectrice (des autres comme d’elle-même). Ces affects de lecture prennent chez elle la forme d’actions (on pourrait aussi parler de figures chorégraphiques se croisant et se relançant) : renverser, osciller, convertir, conjurer – sans oublier rire, qui est peut-être le sou*rire* de survivre. À partir d’une lecture de *Conversions* (1988) et de *« Il n’y a que le premier pas qui coûte »* (1991), je m’intéresserai à son intérêt pour les questions de méthode et à sa dé-marche singulière. Chemin faisant, je voudrais aussi évoquer – mais sans dernier mot – le transfert de lecture engagé par ces gestes de Sarah Kofman comme lectrice *indisciplinée* entre philosophie, littérature et psychanalyse. Il sera donc question de ses avancées, mais aussi de ses ambivalences, celles-ci peut-être plus précieuses que les premières pour apprendre à (la) lire.

Ginette Michaud est professeure au département des littératures de langue française, à l’Université de Montréal. Membre du comité international responsable de l’édition des séminaires de Jacques Derrida, elle a coédité les deux volumes du *Séminaire La bête et le souverain* (Éditions Galilée, 2008 et 2010), de même que ses écrits sur les arts, *Penser à ne pas voir*, et l’architecture, *Les Arts de l’espace* (Éditions de la Différence, 2013 et 2015). Elle a consacré plusieurs essais à l’œuvre de Jacques Derrida : *Tenir au secret (Derrida, Blanchot)* (Galilée, 2006), *Veilleuses* (Nota Bene, 2009), *Battements – du secret littéraire*, *« Comme en rêve… »* (Hermann, 2010) et *Jacques Derrida. L’art du contretemps* (Nota Bene, 2014). Elle a aussi codirigé en 2014, avec Danielle Cohen-Levinas, l’ouvrage collectif *Appels de Jacques Derrida*, aux éditions Hermann, où a paru son essai *Derrida, Celan. Juste le poème, peut-être* (2017). En 2018 ont paru *Sarah Kofman et Jacques Derrida. Croisements, écarts, différences* (avec Isabelle Ullern, Hermann) et *La vérité à l’épreuve du pardon* (Les Presses de l’Université de Montréal).

**EVANDO NASCIMENTO : « La pensée esthétique de Sarah Kofman »**

Y a-t-il une « esthétique » de Sarah Kofman, c’est-à-dire un système d’interprétation philosophique sur l’art, ou s’agit-il plutôt de notions, pratiques et interventions « déconstructrices » répandues dans ses essais ? C’est la question thématique que nous proposons de développer à partir de *L’Enfance de l’art*, *Mélancolie de l’art* et *L’Imposture de la beauté*, parmi d’autres ouvrages fondamentaux. Les legs de Freud et de Nietzsche seront aussi évalués sous l’angle de la pensée esthétique de Kofman.

Evando Nascimento est professeur à l’Université fédérale de Juiz de Fora, au Brésil. Il est l’auteur de plusieurs livres et études sur Derrida, dont *Derrida e a literatura* (3e éd., 2016) et « Après Derrida : l’amitié philosophique » (dans *Appels de Derrida*, ouvrage collectif dirigé par Danielle Cohen-Levinas et Ginette Michaud, Hermann, 2014). Il a organisé le colloque international « Jacques Derrida : penser la Déconstruction » en août 2004, à Rio de Janeiro, où Derrida a prononcé la conférence d’ouverture. En 2017, il a publié *La Solidarité des vivants et le pardon* (Hermann), avec la Conférence de Rio et deux entretiens de Derrida. Il a traduit en portugais *L’Université sans condition* et *Papier Machine*. De 1991 à 1993, il a suivi les séminaires de Sarah Kofman sur l’*Ecce Homo* de Nietzsche à la Sorbonne.

**HANNES OPELZ : « L’exhibition »**

À partir des réflexions de Sarah Kofman sur Diderot dans le texte éponyme de *Séductions*, il s’agira ici de poser la question du rapport entre la littérature et le féminin dans la critique kofmanienne de la modernité philosophique. Ce qui, en l’occurrence, reviendra à se poser la question du rapport entre représentation et séduction, entre *mimèsis* et dissimulation « hystérique » : sommes-nous capables de penser la littérature dans sa nudité même, de lui ôter son « voile séducteur » séculaire, de la recevoir non plus comme représentation conjurant l’intolérable mais comme exhibition qui l’aggrave ? Autrement dit, sommes-nous capables d’une littérature libérée de son mythe (féminin) ?

Hannes Opelz est maître de conférences en esthétique au département de français de Trinity College, à l’Université de Dublin. Il a récemment dirigé un numéro de revue consacré à Philippe Lacoue-Labarthe (*L’Esprit créateur*, hiver 2017). Ses textes ont paru dans *Les Cahiers Maurice Blanchot*, ainsi que dans les collectifs *Penser en commun ? Un « rapport sans rapport »* (Beauchesne, 2015) et *Understanding Blanchot, Understanding Modernism* (Bloomsbury, 2018). Il travaille à un livre sur Maurice Blanchot.

**KAS SAGHAFI : « *P… (protestation, pity, pride,* penia*,* a-poria*)* »**

*It is risky and perhaps inadvisable to dare to propose an autobiographical presentation regarding the work of a thinker who was all aware—and made great use—of the pitfalls and the ruses of the autobiographical. It would be even more risky or foolish if the presentation were itself a reading of an “autobiographical” essay on Sarah Kofman by another, who closely read and accompanied the last paper that she left us. Already feeling like an interloper, a substitute, a stand-in, for the real expert who should have been here, it would be indecent of me to write a “straight,” proper philosophical paper concentrating on a philosophical theme in Sarah Kofman’s vast oeuvre. Instead, I would like to speak of “*La mort conjurée*,” Sarah Kofman’s last essay, even though it has already been skillfully commented on by others, to use it as a template to write about two autobiographies—that of SK and PD—a double autobiography, as it were.*

Kas Saghafi est professeur au département de philosophie de l’University of Memphis. Il est l’auteur de *Apparitions—Of Derrida’s Other* (Fordham University Press, 2010) et de *The World after the End of the World: A Spectro-poetics* (State University of New York Press, à paraître en 2019). Il travaille actuellement à deux projets de livres : un essai intitulé *Remains: Jacques Derrida* (Edinburgh University Press) et l’édition, avec Geoffrey Bennington, de deux recueils d’essais de Jacques Derrida non encore traduits en anglais : *Thinking What Comes, volume I: Essays and Interventions* et *Thinking What Comes, volume II: Interviews and Interruptions* (Edinburgh University Press).

**MONIQUE SCHNEIDER** : **« Sans le regard du père, le corps tombe en fragments : ce que Sarah Kofman supprime du texte freudien sur le “narcissisme féminin” »**

Dans sa lecture du texte de Freud sur le narcissisme, Sarah Kofman éjecte à un moment donné le passage où ce texte atteste ce qu’un père théoricien peut rencontrer comme émotion féminine : c’est le regard du père sur la naissance des seins. Cette partie du texte éjectée écrit le manque du père. Or sans le regard du père, le corps tombe en fragments. Ce que Sarah Kofman éloigne du texte serait le féminin combattif, narcissique, ainsi qu’un certain rapport à un corps virtuel.

Monique Schneider, directrice de recherches émérite au CNRS, est psychanalyste, philosophe, enseignante de formation (agrégation de philosophie en 1958 et thèse en 1981, à Paris X Nanterre, codirigée par Paul Ricœur). Elle a enseigné la philosophie et la psychologie à l’Université de Grenoble et la psychanalyse à l’Université Paris VII. Elle a publié de nombreux essais : *De l’exorcisme à la psychanalyse. Le féminin expurgé* (Retz, 1979) ; *La parole et l’inceste* (Aubier Montaigne, 1980) ; *Sigmund Freud et le plaisir* (Denoël, 1980) ; *Père, ne vois-tu pas…? Le père, le maître, le spectre dans l’interprétation des rêves* (Denoël, 1985) ; *Le trauma et la filiation paradoxale, de Sigmund Freud à Sándor Ferenczi* (Ramsay, 1985) ; *La part de l’ombre. Approche d’un trauma féminin* (Aubier, 1992) ; *Don Juan et le procès de la séduction* (Aubier, 1994) ; *Le paradigme féminin* (Flammarion-Champs, 2006) ; *Généalogie du masculin* (Flammarion-Champs, 2006) ; *La cause amoureuse : Freud, Spinoza, Racine* (Le Seuil, 2006) et *La détresse : aux sources de l’éthique* (Le Seuil, 2011).

**KATJA SCHUBERT : « Écouter, toucher, regarder : “esprits de la nuit” et charme étrange dans *Rue Ordener, rue Labat* »**

Écouter, toucher, regarder… – fragile tentative de renverser la perte en affirmant la vie par les sens, les perceptions et expressions sensuelles dans *Rue Ordener, rue Labat*. L’exposé tentera d’élucider ces moments forts du récit où résonne, en écho, par moments, aussi un enchantement lointain.

Maître de conférences en littérature germanophone à l’Université Paris Nanterre, Katja Schubert s’intéresse à la littérature de la Shoah, aux représentations littéraires de l’exil (Herta Müller *et al.*), à la mémoire de la dictature et à la littérature allemande d’auteurs immigrés en Allemagne. Elle a dirigé, entre autres, avec Judith Kasper, le dossier spécial sur les « Poétiques de l’amitié » dans la revue franco-allemande *Lendemains* (no 165, 2017) et, avec Carola Hähnel-Mesnard, *Störfall ? Auschwitz und die ostdeutsche Literatur nach 1989* (Frank&Timme, 2016).

**MARTA SEGARRA : « Sarah Kofman, “il faut bien manger” ou “l’impossible diététique” »**

Ce travail analysera le rapport de l’auteure à la nourriture dans *Rue Ordener, rue Labat*, à partir de « l’impossible diététique » définie par Françoise Collin dans son article sur Kofman, ainsi que de l’entretien de Jacques Derrida avec Jean-Luc Nancy, « Il faut bien manger ou le calcul du sujet ».

Directrice de recherches au Centre national de la recherche scientifique-CNRS, au Laboratoire d’études de genre et de sexualité-LEGS (CNRS/Université Paris 8/ Université Paris Nanterre), dont elle est la directrice adjointe, et professeure de littérature française et d’études de genre à l’Université de Barcelone-UB, Marta Segarra a dirigé le Centre de recherches *Centre dona i literatura‒*Théorie, genre, sexualités (2003-2013) et la Chaire Unesco Femmes, développement et cultures (2004-2015) à l’Université de Barcelone. Ses recherches actuelles portent sur la théorie sur le genre et la sexualité, la biopolitique et la posthumanité, les littératures francophones et hispanophones, ainsi que le cinéma et les arts visuels. Parmi ses derniers livres : *L’habitació, la casa, el carrer/ Room, House, Street* (CCCB, 2014), *Teoría de los cuerpos agujereados* (Melusina, 2014), *Nouvelles Romancières francophones du Maghreb* (Khartala, 2010). Elle a dirigé plusieurs volumes collectifs, dont *Hélène Cixous : Corollaires d’une signature* (Presses de l’Université de Vincennes, 2019), le dossier « Représentation et non-représentation des Roms en Espagne et en France » de *Sociétés & Représentations* (avec Éric Fassin, 2018), *Differences in Common: Gender, Vulnerability and Community* (avec Joana Sabadell-Nieto, Brill, 2014) et *Repensar la comunidad desde la literatura y el género* (Icaria, 2012).

**COSMIN TOMA : « Lectures arachnéennes (Nietzsche, Kofman) »**

Conçue architecturalement, la toile d’araignée est « la plus symptomatique » et « la plus riche » des métaphores nietzschéennes de la métaphore, comme l’affirme Sarah Kofman dans *Nietzsche et la métaphore*. Cette trame est diversement filée dans l’œuvre du penseur allemand : d’une part, elle désigne la dimension sournoisement prédatrice des constructions métaphysiques de philosophes tels que Spinoza ou Hegel et donc la nécessité de libérer la pensée de tout système ; d’autre part, elle décrit sa propre méthode, qui consiste à identifier les éléments allégoriques du texte philosophique afin d’en retisser la toile. À cela s’ajoute une autre exégèse ou lecture-réécriture : celle de Kofman elle-même, qui redouble et renforce les contre-allégories de Nietzsche en faisant mieux apparaître son art de la métaphore. Rien ici ne semble échapper à la relationnalité de la toile, sauf peut-être le désir de musique, dont Kofman souligne tous les paradoxes.

Cosmin Toma est chercheur postdoctoral à la Faculty of Medieval and Modern Languages de l’Université d’Oxford. Il est l’auteur de *Neutraliser l’absolu. Blanchot, Beckett et la chose littéraire* (Hermann, 2019). Ses textes ont notamment paru dans *Les Cahiers Maurice Blanchot*, *Formes poétiques contemporaines*, *Études françaises*, *Word and Text*, *The University of Toronto Quarterly*, *Voix plurielles* et les collectifs *Défi de lecture.* Thomas l’Obscur *de Maurice Blanchot* (Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017) et *Understanding Blanchot, Understanding Modernism* (Bloomsbury, 2018). Il a également traduit « Les arts de l’espace », un entretien de Jacques Derrida paru dans *Penser à ne pas voir* (La Différence, 2013), ainsi que plusieurs autres textes de Derrida et des architectes Peter Eisenman et Daniel Libeskind, dans *Les Arts de l’espace* (La Différence, 2015). Ses recherches actuelles ont trait à l’influence de Maurice Blanchot sur des écrivains et penseurs du XXIe siècle.

**ISABELLE ULLERN : « Le “Souvenir d’enfance” au fil du texte kofmanien et ses enjeux »**

La figure freudienne du « souvenir d’enfance » (de l’artiste, de l’écrivain) et son enjeu sexuel interviennent comme des leviers de différentes sortes dans l’œuvre de Sarah Kofman. Strict concept esthétique dans *L’Enfance de l’art*, il s’étoffe vite d’ambivalences et déambule de la surface aux profondeurs redoutables des textes lus et, ainsi, « auto-biogriffés » : véritable « charme », entre idylle et suicide (pour *Nerval*), il occupe tour à tour la place de l’accusation (*Aberrations* et *Don Juan*) ou celle de la défense (*Explosion II*).

Comme on le voit avec Nietzsche, l’enjeu de cette polymorphie qui met en contact avec la vitalité jubilatoire de l’enfance (Héraclite, Platon, Nietzsche, Derrida) est sans doute moins la survie de l’écrivain que celle de son texte-enfant, conception inachevée d’un corps sexué latent : face à l’effondrement inéluctable, à la fois déconstructif et littéral de l’auteur, le souvenir d’enfance exposé du texte est comme la réversion répétitive du cauchemar en rhapsodie, donnant au lecteur d’en desserrer l’aporie.

**« L’étrange montée du “Souvenir d’archives” et son élaboration »**

Dans un livre de 1985 consacré à Freud et Ferenczi, l’amie de Sarah Kofman, la philosophe Monique Schneider, met en évidence une forme d’investissement du texte dont on ne cesse de ressentir l’appel inquiétant en lisant Sarah Kofman : Monique Scheider cite Freud et parle de ce moment singulier, « lorsque le texte surgit comme un “enfant de rêve” [*Traumkind*] soudain déposé dans vos bras : enfant figurant à la fois comme produit de vie et source de vie » (*Le trauma ou la filiation paradoxale*). Cette image onirique, ce charme angoissant se produisent aussi lorsqu’on plonge dans les archives. Qu’est-ce que cela signifie ?

C’est à s’efforcer de desserrer cette étreinte qu’il est requis d’œuvrer, au moment où surgit aussi une perception précise d’un fonds et de ses textures, lieux et composition, en recourant à la filiation paradoxale qu’appelle ou produit, chez le lecteur, le « souvenir d’archive » : tel qu’on en expose la patiente construction devant d’autres.

Doyenne de la Faculté libre d’études politiques et en économie solidaire (Bourg-la-Reine), Isabelle Ullern est un des membres fondateurs du comité scientifique éditorial de la revue *Passés Futurs* (plate-forme Politika du LabEx TEPSIS) et du conseil scientifique du GIS METIS (*Méthodes, études et techniques en intervention sociale*). Ses recherches portent sur la philosophie de Sarah Kofman, la lecture comme économie intime et publique de « construction » (séminaire à l’EHESS avec Stefano Bory, depuis 2015), les usages publics des religions et la fabrique de la sphère civile. Elle effectue des recherches auprès de témoins et sur différentes archives liées à Sarah Kofman, dont celles du fonds Kofman à l’IMEC. Dans ses articles, elle a publié plusieurs lettres adressées à Sarah Kofman (Blanchot, Green, Levinas) et, avec Ginette Michaud, les lettres de Sarah Kofman à Jacques Derrida, dans *Sarah Kofman et Jacques Derrida. Croisements, écarts, différences* (Hermann, 2018). Autres publications : « La hantise du passé dans l’éthique médicale», *Passés futurs*, 2018/3 (revue en ligne) ; *Penser en commun ? Un « rapport sans rapport »* (avec Pierre Gisel, Beauchesne, 2015) ; « Inactualité de l’intellectuel : une invitation oubliée d’Emerson », site *Usages publics du passé*, en ligne mai 2013 ; dossier consacré à Janine Altounian, « “Ouvrez-moi seulement les chemins d’Arménie”. Pour un usage inactuel du passé dans l’actualité », site *Usages publics du passé*, en ligne janvier-février 2012 ; *Le Déni de l’excès (Homogénéisation sociale et oubli des personnes)* (avec Pierre Gisel, Hermann, 2011) ; *Comment faire l’histoire des religions ? Le chantier des origines, la méthode du doute et la conversation entre les disciplines* (avec Simon Mimouni, Brépols, 2006).

**BRIGITTE WELTMAN-ARON : « Le graphe et la griffe : *Autobiogriffures* de Sarah Kofman »**

Sarah Kofman semble n’avoir écrit qu’une seule autobiographie, *Rue Ordener, rue Labat*. L’ensemble de son œuvre complique bien entendu cette évaluation trop simple. La pensée s’effectue chez Kofman transversalement *avec* d’autres auteurs et met en cause la fiabilité d’une séparation entre l’exercice de la philosophie et la vie, entre la quête rationnelle et les pulsions de l’auteur. C’est en quelque sorte la marque de Kofman, ou sa griffe. *Autobiogriffures du* Chat Murr *d’Hoffmann* de Kofman permet d’aborder sa pensée affirmative de la vie et du vivant, comme de la psychologie. *Autobiogriffures* articule aussi la question de la signature à la pensée du vivant : dans le récit d’Hoffmann discuté dans *Autobiogriffures*, ce que Kofman appelle « l’écriture déplumante » du chat instaure un bouleversement de toutes hégémonies et hiérarchies. La réflexion de Kofman sur l’écriture (de soi, de la vie, du vivant) s’élargit jusqu’à l’appréhender comme « greffe généralisée ».

Brigitte Weltman-Aron est professeure à l’University of Florida et travaille sur le XVIIIe siècle en littérature, histoire et philosophie. Elle est l’auteure de *On Other Grounds: Landscape Gardening and Nationalism in Eighteenth-Century England and France* (SUNY Press, 2001), ainsi que de nombreux articles sur le XVIIIe siècle. Elle a codirigé, avec Laurence Mall, un numéro spécial de *L’Esprit créateur* sur « *Rousseau and Emotions*. De l’émotion chez Rousseau »(vol. 52, no 4, hiver 2012). Elle travaille aussi sur la littérature francophone contemporaine et est, entre autres, dans ce domaine l’auteure de *Algerian Imprints: Ethical Space in the Works of Assia Djebar and Hélène Cixous* (Columbia University Press, 2015).

**Avec la présence de :**

**Isabelle Backouche** (directrice d’études EHESS, histoire urbaine (CRH)) ;

**Anne E. Berger** (directrice du Laboratoire d’études de genre et de sexualité-LEGS (CNRS/Université Paris 8/ Université Paris Nanterre) et professeure de littérature française et d’études de genre à l’Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis) ;

**François Bordes** (chercheur en histoire, poète, délégué à la recherche, Institut Mémoires de l’édition contemporaine) ;

**Françoise Coblence** (agrégée de philosophie, ancien professeur d’esthétique à l’Université de Picardie Jules Verne et psychanalyste, Société Psychanalytique de Paris et *Revue française de psychanalyse*) ;

**Christian Doude van Troostwijk** (professeur HDR de philosophie à l’Université libre d’Amsterdam et directeur scientifique de la School of Religion & Society – Luxembourg) ;

**Nathalie Léger** (directrice générale, Institut Mémoires de l’édition contemporaine) ;

**Rachel Rosenblum** (psychanalyste, Société Psychanalytique de Paris, auteure de nombreux essais sur des écrivains en rapport avec le trauma et l’histoire).